

manifeste mieux les tendances durables de l'esprit Américain. Et tout d'abord son histoire seule démontre à quel point la foi dans l'initiative privée et dans la vitalité locale est vraiment un trait essentiel de cet esprit. C'est le tableau d'une lutte constante pour une autonomie de plus en plus entière. L'histoire d'une vieille Université Française, celle de Paris ou de Montpellier par exemple, serait bien curieuse à mettre en regard pour apprécier le degré de divergence entre l'une et l'autre démocratie. Chez nous, c'est un travail contraire qui s'est accompli, la rentrée d'institutions jadis indépendantes et puissantes dans l'administration centrale, le service de l'enseignement supérieur devenu un service d'Etat. Quand il s'est agi, voici quelques années, de rendre à ces *Universités*, absorbées par l'*Université*, un semblant d'existence indépendante, un des orateurs les plus éloquents du parti républicain, M. Challemel-Lacour, a pu soutenir, avec l'appui de notre Sénat, républicain comme lui, qu'une telle mesure allait au rebours de toute l'œuvre de la Révolution. Son Jacobinisme y voyait juste, et aucun argument ne prouve davantage la misère et la tyrannie de cette œuvre de 89, essentiellement hostile à toute liberté, meurtrière de toute énergie vivante. Le haut enseignement Américain, lui, a commencé comme le nôtre finit. Quand en 1636 l'université de Harvard — de Cambridge alors — fut fondée, c'est la cour générale de la Colonie du Massachusetts, c'est-à-dire l'Etat, qui l'établit, par un vote. Cette même cour,

et par conséquent l'Etat, s'en réservait le contrôle. Les *overseers* ou surveillants étaient, à cette date et de droit, le gouverneur de la Colonie et les magistrats de sa juridiction. Ils avaient plein pouvoir pour administrer les biens du collège. Mais quelques mots inscrits dans cet arrêté indiquaient déjà l'avenir de l'Université : « Ces biens, » y était-il dit, « comprennent les cadeaux, les legs, les donations... » Déjà les fondateurs prévoyaient que le concours des particuliers serait le principal adjuvant de leur établissement, et, dès 1638, un clergyman non conformiste, du nom de John Harvard, devenu ainsi le parrain du collège, inaugurait la série des munificences grâce auxquelles l'Université possède aujourd'hui un capital de douze millions de dollars — plus de soixante millions de francs. — Le droit d'hériter et de posséder a pour corollaire inévitable le droit de gérer à son gré ce que l'on possède. Aussi les cent cinquante premières années de l'existence de Harvard furent-elles remplies par les efforts du président et des professeurs ou *fellows*, pour conquérir ce second droit. C'est en 1814 seulement qu'ils l'obtinrent, toujours sous le contrôle des *overseers*. Il restait à faire que ces derniers fussent eux-mêmes incorporés à l'Université. Il est curieux de suivre ce travail depuis ces quatre-vingts ans. On commença par modifier leur loi de nomination. Ils devinrent un corps indépendant qui se recrutait lui-même. Cette indépendance garantissait déjà une sorte d'autonomie. On dé-

créta ensuite que l'Etat du Massachusetts n'aurait pas le droit de modifier les statuts de l'Université sans l'assentiment des *overseers* et de la corporation réunis. Un nouveau pas en avant fut fait en 1843. L'arrêté de 1810 portait que le comité de surveillance devait compter parmi ses membres quinze clergymen, lesquels devaient tous être *congregationalist*. On décida que ces clergymen pouvaient être pris dans n'importe quelle secte, puis en 1851 que le comité pourrait se passer entièrement de clergymen. En 1854, une loi plus large encore fut proposée qui confiait le droit d'élire ce comité de surveillance à tous les anciens élèves diplômés de Harvard. Elle ne passa définitivement qu'en 1863. Elle comportait encore cette restriction que les *overseers* ainsi nommés devaient habiter le Massachusetts. Cette clause fut abolie en 1880, comme un dernier vestige de l'ingérence de l'Etat. Aujourd'hui, maîtresse de ses fonds qu'elle administre sans contrôle, maîtresse de son enseignement qu'elle distribue à son gré, nommant elle-même ses surveillants, elle-même ses professeurs, cette Université, qui commença par être deux fois officielle, puisqu'elle dépendait du gouvernement et de l'Eglise, n'a plus à compter qu'avec ses propres membres. Elle est libre dans le sens le plus profond, le plus intime de ce mot, et la statistique montre qu'à cet accroissement d'initiative correspond un accroissement de force vitale. Le chiffre des étudiants, de onze cent douze en 1870, est en 1894 de deux mille neuf cent soixante-six.

Les professeurs étaient quarante et un. Ils sont quatre-vingt-six. Les répétiteurs ou *teachers* étaient quatre-vingt-un. Ils sont deux cent quatre-vingt-quatorze. Les secours attribués aux étudiants pauvres montaient à vingt-cinq mille dollars. Ils montent à quatre-vingt-neuf mille. Il y avait cent quatre-vingt-quatre mille volumes dans la bibliothèque. Il y en a quatre cent douze mille. Traduisez de nouveau ces nombres en réalités concrètes. Ils attestent que depuis ces quinze ou vingt ans, aussitôt le dernier fil d'attache coupé entre l'Etat et cette Université, l'afflux de la vie a doublé dans cet organisme. Les surveillants y ont été plus actifs, les professeurs plus diligents, les élèves plus empressés. Que demain nos Facultés, réduites à leur nombre utile, soient ainsi maîtresses chez elles, qu'elles héritent et possèdent sans contrôle, que leur enseignement se modifie d'après les besoins de la région, que les maîtres s'y recrutent sur place, qu'ils y soient là réellement chez eux, et les élèves aussi, les mêmes causes produiront sans doute les mêmes effets. La vie intellectuelle de la province Française sera réveillée du coup. Malgré de timides mesures de détails, nous ne marchons pas dans ce sens-là.

L'Université est composée d'un collège proprement dit, d'une école de sciences, d'une école de gradués et de six écoles professionnelles. Deux résident à Cambridge, comme le collège lui-même. Ce sont celles de droit et de théologie. Les quatre

autres, celles de médecine, l'Institut dentaire, l'Institut vétérinaire et l'Institut agricole, siègent à Boston. Les étudiants inscrits au collège forment les deux tiers environ du nombre total, c'est donc la vie du collège qu'il faut se représenter pour comprendre un peu l'âme de Harvard, et le type social élaboré durant ces quatre années du cours complet, une année de *freshman*, une année de *sophomore*, une de *junior*, une de *senior*. Tels sont les noms que l'étudiant prend de douze mois en douze mois. Ils s'expliquent par eux-mêmes. L'égalité et l'activité, l'égalité surtout, voilà le premier trait qui se dégage au premier regard jeté sur la sorte d'existence que ces jeunes gens mènent durant ces quatre années. Si les Anglais se sont proposé à Oxford de faire vivre des garçons riches avec des garçons nobles, afin de créer le type complexe du gentleman, les Américains, eux, paraissent s'être proposé de faire vivre ensemble des garçons riches et des garçons pauvres, afin d'abolir ou mieux de prévenir ce préjugé contre le travail mercenaire qui est, en effet, le principe le plus destructeur d'une démocratie. Pour faire toucher au doigt cette nuance, je voudrais transcrire une lettre citée par le secrétaire de l'Université, M. Frank Dolles. Elle initiera le lecteur plus précisément que toutes les analyses aux conditions dans lesquelles les jeunes *Harvardmen* poursuivent leurs études. C'est le récit documenté année par année, et chiffre par chiffre, des procédés qu'a employés un élève pour se maintenir au collège.

On y verra que le budget d'un étudiant est assez élevé, surtout pour une ville relativement petite, comme est Cambridge. Mais c'est encore une des caractéristiques de l'Américain : placé dans l'alternative de diminuer ses dépenses ou d'augmenter son travail, il choisit toujours d'augmenter le travail. L'étudiant pauvre dont M. Dolles rapporte la confession, fixe à trois cent quatre-vingt-un dollars, c'est-à-dire à près de deux mille francs, ses dépenses de *freshman*, à trois cent soixante et une celles de *sophomore*, à trois cent quatre-vingt-quinze celles de *junior*, à quatre cent soixante-deux celles de *senior*. Or, il était entré à Harvard avec cent quinze francs de dettes. Il a dû, pendant ces quatre années, gagner de l'argent en même temps qu'il poussait ses études. Le détail de ses procédés est très significatif. Il a « fait » trois cent quarante-six dollars, comme *freshman*, qui se décomposent ainsi : un prix de deux cent cinquante dollars, un emprunt de quinze dollars sur sa montre, soixante et onze dollars gagnés en copiant pour ses camarades sur une machine à écrire, huit dollars de livres vendus, deux dollars de répétitions. Comme *sophomore*, il a employé les mêmes moyens, sauf que, voyant l'exiguité du prix obtenu cette année-là, il a servi à table. Ces fonctions de garçon de restaurant lui ont rapporté trente-huit dollars. — Entre parenthèses, ce n'est pas là un fait isolé, et beaucoup des étudiants de Harvard se procurent ainsi, pendant les vacances en particulier, le petit surcroît de ressources dont ils ont

besoin. — Celui-ci en outre, et dans cette seconde année, joignait à cette besogne celle de préparer des cerveaux de mouton pour le professeur James, le grand psychologue. La troisième année, celle de *junior*, paraît lui avoir été plus facile. Les répétitions lui rapportèrent cent vingt dollars. Il put entreprendre des travaux de librairie qui commencèrent de le mettre à flot. Un gros prix obtenu dans la quatrième année acheva de le tirer de pair, et il est sorti du collège, ses études finies, s'étant suffi ces quatre ans et ayant mis de côté une petite somme d'argent. Voilà un exemplaire accompli d'un parfait étudiant Américain, et M. Dolles a raison de conclure, à la suite de cette lettre : un jeune homme qui a vécu de la sorte est certain de réussir dans n'importe quel métier. Il cite parmi les possibilités de carrière offertes à ce garçon : le service des chemins de fer, le journalisme, la librairie, la vie politique et l'enseignement. L'élasticité de ce programme d'avenir n'est que conforme aux mœurs d'un pays où un homme trouve naturel de changer de profession à quarante, à cinquante, à soixante ans. Une conséquence de cette aisance à aiguiller sa vie dans les directions les plus contraires, c'est que le « raté », pour prendre un très vilain mot, veule et misérable comme la chose, ne se rencontre guère aux Etats-Unis. Les étudiants qui servent leurs camarades, la serviette sur le bras, un plat à la main, et qui, tout à l'heure, vont s'asseoir sur les mêmes bancs que ces camarades, suivre les mêmes cours, passer les mêmes examens,

ont, si l'on peut dire, pris et donné *une leçon de sort*. Ils savent et ils démontrent que l'homme énergique accepte tout et qu'il triomphe de tout, pourvu qu'il le veuille. Cette leçon, ni les uns ni les autres ne doivent l'oublier.

Des chiffres pareils donnent comme le dessin d'une existence. Pour y ajouter le coloris, pour aviver ces détails, précis mais abstraits, en images vivantes, il faut aller à Cambridge même et voir de ses yeux le cadre où une telle destinée est non seulement possible, mais normale. Aucune excursion n'est plus aisée. De Boston, plusieurs tramways électriques font le service à toute heure du jour et de la nuit. On traverse ainsi la vaste rivière Charles, puis deux milles environ d'une contrée pleine de petites maisons en bois, avec des balcons où l'éternel *rocking-chair* attend le repos énérvé de l'Américain. Le car est bondé de jeunes gens et de femmes. Parmi elles, et même dans cette banlieue d'une ville d'étudiants, pas une seule ne donne l'idée d'une fille de plaisir. La demi-grisette, cette maîtresse à moitié vénale, à moitié sentimentale, qui abonde sur les trottoirs de notre quartier Latin, n'existe pas ici. Le type que vous rencontrez le plus souvent est celui de l'enfant de dix-huit à vingt-cinq ans, maigriote et mince, avec d'énormes cheveux roux, un visage fin, jaune de taches de rousseur, des prunelles claires et ce je ne sais quel énérvement amer du sourire qui révèle trop de travail, trop de tension,

trop d'efforts, — non pas d'elle, mais de la race, mais d'une ascendance déjà longue derrière elle. Les dents bien tenues apparaissent toutes blanches au bord des lèvres entr'ouvertes et dont les coins tombent. La voix est rauque, avec un rien de nasillement. Le cou est grêle. Il annonce un corps grêle aussi dont on devine, car c'est l'hiver, l'anatomie délicate sous le paletot beige, sous les tricots, les laines et les *combinaisons*. Le tout monté sur des souliers de caoutchouc, enveloppé de caoutchouc, sent l'usine et le water-proof. Où va cette enfant? Est-ce une étudiante de l'*Annexe*, de cette portion de l'Université réservée aux femmes? Est-ce une modiste et qui gagne son atelier, une employée et qui gagne son magasin, une doctoresse et qui se rend chez un malade, une somnambule et qui doit donner une séance à domicile, une actrice et qui sort d'une répétition? Cette créature peut également s'adapter à tous les milieux, exercer tous les métiers, sauf celui de vendeuse d'amour, et les jeunes gens qui sont assis à côté ou en face d'elle, leurs livres, leurs raquettes ou leurs patins sous le bras, suivant l'occurrence, sont, eux aussi, préparés à toutes les audaces, sauf à une aventure de galanterie. J'ai entendu dire qu'un certain nombre pratiquent à Boston la débauche nocturne. C'est possible. Dans ce cas, cette débauche est vraiment de la débauche, un dessous d'existence si brutal, si distinct du reste de la vie, que le jeune homme en sort dégradé et non corrompu. La différence est

grande. Le faux ménage de l'étudiant Parisien, avec sa cohabitation diurne et son semblant de romanesque, atteste des mœurs plus fines. Elles sont autrement dangereuses pour la bonne hygiène de l'avenir.

L'aspect de Cambridge est délicieux, si l'on y arrive ainsi, comme j'y arrivais, par les journées d'hiver, dans le glissement de la vaste et rapide voiture. Les grands bâtiments rouges de l'Université se dressent, plus rouges sur la neige blanche. Les petites maisons de bois habitées par les professeurs prennent une douce physionomie d'intimité, toutes grises et comme neutres, entre ce blanc du sol et ce rouge des vastes édifices réservés aux bibliothèques, au logement des élèves, aux musées. Des sapins noirs se profilent dans le ciel d'un bleu froid, et aussi la ramure dénudée d'autres arbres, grêle armature fragile où des moineaux pépient. Des baies rouges brillent sur d'autres arbustes et font la gaieté de cet étouffé, de ce paisible paysage d'études. Sur les trottoirs de bois nettoyés de leur neige, des étudiants passent, de mise simple, ayant au coin de la bouche la courte pipe de bois d'une forme spéciale à Harvard. Ils vont où ils veulent et ils font ce qu'ils veulent. Plus indépendants encore que leurs contemporains d'Oxford, ils ne subissent même pas cette obligation de la rentrée à heure fixe, qui est la première servitude de *Balliol* ou de *Christ Church*. L'autre est la nécessité de la pré-

sence à table. Ces jeunes gens de Harvard ne connaissent pas plus celle-ci que l'autre. Ils ne sont pas, comme les Anglais, encastrés dans une espèce de couvent laïque qui tient du cloître, du club et du gymnase. Les appartements qu'ils habitent dans les bâtisses disséminées aux environs du *Memorial hall* ne sont soumis à aucun contrôle. Ils y vivent comme à l'hôtel, sans rendre compte de leurs faits et gestes. Il y a une grande diversité de luxe entre ces appartements, comme aussi entre leurs prix. Le plus souvent ces garçons y logent à deux. Un salon leur sert de chambre d'études, et deux tout petits cabinets de chambres à coucher. Deux bureaux, deux bibliothèques, deux installations distribuent ce salon commun en deux domaines distincts. Les inévitables *rocking-chairs* sont partout, et, posé sur le rebord intérieur des fenêtres à guillotine, un petit matelas avec des coussins, de quoi s'étendre pour lire, pour fumer, pour regarder le paysage. Sur les murs sont appendues des médailles de clubs, et des photographies racontent les plaisirs des maîtres du logis : ce sont des compagnies de *foot-ball*, des équipes de yachts, des scènes de théâtre, des vues d'Europe, d'Égypte, de Terre Sainte, du Japon. Presque tous sont déjà allés *abroad*, et les autres vont y aller. Dans les appartements plus chers qui se payent, comme ceux de *Clavery hall*, six cents, sept cents, huit cents dollars par an, l'étudiant vit seul, et d'ordinaire ces deux petites pièces donnent l'impression d'être habitées par un homme de

cercle : presque plus de livres, un bureau mince et dont la planche se rabat; assez solide pour y griffonner un billet, trop fragile pour s'y appuyer et pour y travailler, partout des souvenirs de courses, de bal et de chasse. Voilà l'inégalité réelle, pour nous si choquante, et voilà aussi où réside vraiment l'esprit démocratique des Américains. Ce qui est égal, chez eux, c'est le respect de l'individu. Ils le laissent également libre de dépenser ou de ne pas dépenser son argent, d'en avoir ou de n'en pas avoir. Une réglementation, même sage, entamerait cette vigueur d'initiative qui leur paraît la grande qualité humaine. En y réfléchissant, on reconnaît qu'ils ont raison. Notre système, à nous, qui fait vivre au lycée des enfants riches et des enfants pauvres dans les mêmes conditions matérielles, a pour résultat le plus certain de développer les pires fureurs de l'envie lorsque l'identité d'existence cesse tout à coup, avec l'entrée dans le monde. La funeste passion a moins de chance pour naître quand cette identité n'a jamais eu lieu.

Un des traits les plus frappants des mœurs de Harvard et qui donne la mesure de cet esprit d'initiative, c'est la quantité de clubs ou de sociétés que les étudiants maintiennent par eux-mêmes et en dehors de l'ingérence administrative. Il n'y en a pas moins de quarante-neuf, chacun fondé pour un objet positif et précis. Parcourir leurs listes et leurs programmes, c'est passer en revue les préoccupations de l'étudiant Américain, ses travaux et ses plaisirs. Quelques-uns, comme le *Porcellian*,

sont l'image exacte d'un cercle fermé de New-York ou de Boston. Le club dérive son nom et son emblème — une tête de sanglier — d'un célèbre dîner offert par un de ses membres en 1791, et où figurait un rôti composé d'un cochon entier. Vous observez ici encore, dans la fidélité avec laquelle ces jeunes gens maintiennent ce surnom comique, dans l'orgueil avec lequel ils vous montrent, sur les rayons de leur bibliothèque, des revues du siècle dernier, ce constant besoin d'étoffer le présent avec du passé. Un d'eux, et qui a séjourné quelque temps à Oxford, employait un terme très singulier et très expressif pour traduire ce qu'il y a de mince, de superficiel dans une civilisation trop nouvelle : « Nous sentons ici, » me disait-il, « le manque de densité... » — D'autres clubs, comme le *Hasty Pudding*, le « Pudding hâtif », ont pour but principal de donner des représentations dramatiques. Le nom de celui-ci, qui rappelle une autre fantaisie culinaire, correspond bien à la physionomie de bonne humeur, partout empreinte dans la petite maison où il se tient. La plupart du temps les pièces qui se donnent sur le théâtre d'en bas sont des bouffonneries satiriques, composées par les étudiants eux-mêmes. La verve de ces joyeux garçons est éparse sur les murs, en programmes grotesques, dessinés avec une certaine puissance de gaieté. Le club, me dit-on, coûte cher, cinquante dollars de cotisation par an, plus de deux cent cinquante francs. Au moment où je le visite, un jeune homme aux larges épaules, à car-

rure de boxeur, les yeux fins sous de fortes lunettes, est au piano. Il chante, en s'accompagnant, une chanson de Yokohama. Il est allé dans les îles du Pacifique l'année dernière, et ses camarades iront sans doute, dans un an, dans cinq ans, dans dix. Tout un coin de l'âme Américaine baigne ainsi dans l'Extrême-Orient. Le Japon est si près, à treize jours de Vancouver, à quinze de San-Francisco. Je retrouve dans ce club d'étudiants la petite trace de cette influence exotique. Je l'ai retrouvée à Washington l'autre jour, où je dinais à côté d'une jeune fille préoccupée uniquement du Bouddhisme, à Boston où un médecin très distingué, et qui a reçu l'initiation complète, me disait, en dessinant sur la table deux cercles concentriques : « Le Christianisme est au Bouddhisme ce que le petit cercle est au grand. » Et sa conversation abondait en formules empruntées à la sagesse Hindoue, qui, sur cette bouche amère et décidée de Yankee, paraissaient plus saisissantes encore. « Il y a bien des chemins qui mènent à la montagne, » concluait-il en parlant des diverses religions, « pourtant le paysage autour d'elle demeure toujours le même... — Nous vivons tous sur la surface de notre être... » disait-il encore. Les jeunes gens du *Hasty Pudding* n'en sont pas à se plonger, à se noyer dans ces formules, par-dessous lesquelles se creuse l'abîme de la grande, de la mortelle vision métaphysique. Mais je ne serais pas étonné qu'il y eût quelque jour à Harvard un *Buddhist club*, comme à côté de ces

cercles de plaisir et de théâtre, il y a un cercle Chrétien, le *Saint Paul's*, un cercle philosophique, le *Harvard philosophical club*. « Notre but, » dit le règlement de ce dernier club, « est de réunir des membres qui joignent à de profondes connaissances en philosophie une individualité générale et prononcée. *A genial and pronounced individuality is as great a requirement for membership as to be deeply versed in philosophy.* » Et puis c'est toute la série des sociétés littéraires et volontiers secrètes qui s'étiquètent de lettres grecques, par un naïf et humoristique pédantisme : le *Delta Phi Club*, le *Delta Upsilon*, le *Phi Beta Kappa*, le *Pi Eta*, le *Theta Delta*, le *Zeta Psi*. C'est toute la série des sociétés de sport : le *Boat club*, le *Cycling Association*, le *Criquet club*, le *Foot-Ball club*, le *Base-Ball club*; un cercle de Photographie, le *Camera*; des cercles politiques : le *Democratic* et le *Republican*; des cercles de musique : le *Banjo club*, le *Guitar and Mandolin*, le *Pierian*. C'est la série des sociétés organisées pour la publication et l'exploitation de journaux sérieux ou fantaisistes : le *Lampoon*, le *Crimson*, l'*Advocate*, le *Monthly*. Les jeunes écrivains qui rédigent ces périodiques ne seraient pas des Américains, si ces entreprises ne devenaient pas de véritables affaires. L'année passée, pour ne citer qu'un seul exemple, le *Crimson* a rapporté cinq cents dollars au rédacteur en chef, cent dollars à chacun des autres rédacteurs. J'ai eu entre les mains quelques-unes de ces feuilles. Ce sont

de vrais journaux, remplis de nouvelles qui intéressent l'Université. J'y lis une excellente critique d'une pièce jouée par les membres du *Cercle Français : le Mariage forcé*, — un article de discussion sur un arrêté des *overseers*. Les annonces abondent, emplissant deux et trois pages. Dans l'*Advocate*, je rencontre un spirituel essai de *fémminologie*, qui se termine par cette citation de Maupassant : « ... cette canaillerie charmante, cette tromperie raffinée, cette malicieuse perfidie, toutes ces perverses qualités qui poussent au suicide les amants imbécilement crédules et qui ravissent les autres. » Cette citation et une pièce intitulée *Fleur du mal*, avec ce dernier vers :

*I hear the mocking laugh of Baudelaire* (1),

attestent la liberté d'esprit de ces jeunes gens et la hardiesse de leurs lectures. Cette admiration pour les écrivains Français d'extrême gauche est un des traits qui distinguent le plus l'Amérique de l'Angleterre. Il suffit de causer avec ceux et celles qui la professent pour comprendre qu'elle est d'ordre tout intellectuel et volontaire. Elle n'atteint pas les sources profondes de la vie intime qui reste très simple et un peu primitive. La complexité malade de nos grands artistes est, pour l'Américain et l'Américaine, une curiosité, presque un bibelot moral à regarder, à manier comme une coupe de forme singulière où l'on ne boira jamais.

(1) « J'entends le rire moqueur de Baudelaire. »



Surtout ici, dans ce décor de santé, la différence des milieux met ces jeunes gens vis-à-vis de nos auteurs contemporains dans la même situation d'esprit que devant les poètes Alexandrins ou les conteurs Arabes. Leur réalité à eux, et qui les préserve de l'empoisonnement du cœur par les sens ou de la volonté par la rêverie, c'est le travail et c'est le sport, c'est la camaraderie et c'est l'athlétisme, l'entraînement dans le gymnase où ils trouvent jusqu'à des instruments pour s'exercer les muscles des doigts. C'est aussi la précoce entente de l'organisation qui fait qu'ils administrent par eux-mêmes des établissements comme ce *Memorial hall* : onze cents d'entre eux y mangent chaque jour, et il s'y dépense plus de cinquante mille dollars par an. Ils manient ces fonds avec la netteté stricte et la sagesse qu'ils mettront plus tard à contrôler leur propre fortune. De nouveau, nous constatons que dans l'université comme dans l'école, les Américains ont voulu et obtenu la parfaite concordance de l'éducation et de la vie. Ici encore, ils se sont laissé conduire par le fait. Leur bon sens les a préservés de l'imitation trop tentante des choses d'Europe. Ils n'ont fabriqué ni une fausse université Anglaise, comme il était à craindre, ni une fausse université Allemande. Mais à regarder les visages de leurs étudiants, si énergiques, si virils, avec une expression très particulière de candeur décidée, on sent qu'ils ont réussi à produire juste la sorte d'hommes dont a besoin leur démocratie. On sent aussi qu'ils n'ont pas

touché à ce je ne sais quoi d'un peu rude et âpre, qu'un fils d'une nation si récente doit avoir en lui. Et pourtant Harvard est, des universités d'Amérique, la plus traditionnelle, la plus voisine de l'Europe. Que je voudrais avoir le loisir de contrôler mes observations sur les autres, sur celles surtout de l'Ouest, dont les cris officiels traduisent une joie de vivre si étrangement sauvage! Voici par exemple le *cheer* de l'Université de l'Illinois : « *Rah-hoo-rah, zip boom ah! Hip zoo, rah zoo, Jimmy, blow your bazoo. Ip-sidi-iki. U. of I. Champaign!...* » et celui de l'Université d'Indiana : « *Gloriana, Frangipana, Indiana, Kazoo, Kazah! Kazoo, Kazah! Hoop Lah! Hoop Lah! State University, Rah! Rah! Rah!...* » Et celui de Denver : « *U, U, U, of D. Denver. Ver-si-ty! Kai Gar Wahoo Zip boom. — D. U!...* » L'Université du Nord Dakota, elle, fait suivre son appel « *Odz-dzo-dzi! Ri-ri-ri! Hy-ah! Hy-ah!...* » du cri de guerre des Sioux. Je doute qu'il soit plus féroce et plus sauvage que ces onomatopées derrière lesquelles on imagine de robustes poumons largement ouverts dans de larges poitrines et des santés qui suffiront à des années d'un dur travail dans une dure concurrence. C'est la première des conditions dans un pays sans classe moyenne, où le rentier n'existe pas, où l'étudiant riche d'aujourd'hui sera demain, par une saute de fortune, l'ingénieur pauvre, le journaliste besogneux, le commerçant gêné, le médecin sans clientèle, enfin un homme obligé de lutter pour la vie, comme s'il

n'avait jamais été ni *freshman*, ni *sophomore*, ni *junior*, ni *senior*. Ne soyons pas inquiets pour lui. Il y est prêt.

... Elles y sont prêtes aussi, les *freshmen*, les *sophomores*, les *seniors* et les *juniors* de ce collège de femmes qui dresse au bord du petit lac Waban, à Wellesley, près de Boston, son grand bâtiment rouge en forme de croix latine, ses pavillons de brique et ses cottages de bois. Un collège?... Comme ce mot, si triste et si maussade quand il est écrit en Français, représente mal la fraîcheur et la poésie de cette oasis! C'est bien réellement une Université de jeunes filles, la réalisation Américaine de cette fantaisie de Tennyson, la *Princesse*, dont Taine a écrit : « Nul badinage n'est plus romanesque et plus tendre. On sourit d'entendre les gros mots savants échappés de ces lèvres roses... Elles écoutent des tirades d'histoire et des promesses de rénovation sociale, en robe de soie lilas, avec des ceintures d'or... » N'était que les toilettes des gracieuses Wellesleyennes sont plus modernes, ces lignes du grand philosophe feraient une épigraphe très exacte au programme des cours professés dans cette singulière institution. Je dis singulière, me mettant malgré moi au point de vue Gallo-Romain, qui n'admet guère d'autres procédés d'éducation pour les femmes que le couvent ou la maison paternelle. Le lycée de

filles n'est, chez nous, qu'un couvent laïque auquel il manque ce qui seul corrige la séquestration et sa discipline uniformément comprise : la confession et la communion. Il a beau porter le nom de lycée comme les internats de garçons, il en reste profondément, irréductiblement distinct. Nulle part l'inégalité radicale entre les deux sexes, ce fond permanent de notre société, n'est plus reconnaissable que dans la différence entre les programmes et les résultats de l'un et l'autre enseignement. J'ai essayé de dire ailleurs pour quelles raisons très complexes les Américains professent au contraire le dogme démocratique de l'égalité absolue entre le féminin et le masculin. Fidèles à leur instinctif principe d'accepter toutes les conséquences pratiques des vérités auxquelles ils croient, ils devaient arriver à une identité entre les deux éducations. Les écoles mixtes réalisaient déjà cette réforme pour l'enseignement primaire ou secondaire. Wellesley demeure une des tentatives les plus complètes pour la réaliser dans l'enseignement supérieur.

Cette tentative est due — comme toutes celles que le voyageur rencontre dans ce pays où l'Etat n'est rien — à la bonne volonté privée. Au risque d'être monotone, il ne faut pas se lasser de répéter cette observation. Tout s'éclaire des Etats-Unis quand on les comprend comme un immense acte de foi dans la bienfaisance sociale de l'énergie individuelle livrée à elle-même. C'est là, si l'on peut dire, le dessous mystique de leur réalisme, le

message qu'ils apportent au monde, à nous autres Français surtout, que la plus rétrograde des révolutions a fini de rendre depuis cent ans de véritables esclaves, ployés sous l'usurpation de l'Etat centralisé. Il ne faut pas se lasser non plus de raconter les drames moraux dont ces fondations généreuses sont presque toujours l'aboutissement. Voici donc celui auquel le collège de Wellesley doit naissance. En 1863, vivait à Boston un homme de loi très distingué dans sa profession, M. Henry Fowle Durant. Son portrait donne l'idée d'une physionomie de finesse, éclairée par un regard à la fois doux et brillant. Le pli un peu amer qui se remarque dans tant de visages Américains se creuse au coin de la narine. Le menton est long et avancé, la face absolument glabre, avec cette expression d'une intensité trop fine que l'on retrouve chez tous les hommes obligés de se surveiller et d'en imposer : les médecins, les gens d'Eglise et les acteurs. Ceux qui ont connu M. Durant le décrivent si mince de corps, si frêle, si délicat dans ses mouvements, qu'il leur rappelait invinciblement la phrase de l'apôtre : « Il ressuscitera comme un corps spirituel... » On devine, d'après ces détails et à travers les ténuités de la photographie, un de ces organismes sensitifs, que la vie atteint trop profondément, et qui ne peuvent la supporter qu'en interposant entre eux et la réalité une foi abstraite, dont ils s'enveloppent et qui les protège. Dans cette année 1863, cet homme de cœur si vulnérable perdit son fils unique.

L'épreuve fut très forte, et d'instinct il essaya de la fuir en s'abritant dans les idées religieuses. Il devint, dit le biographe auquel j'emprunte ce détail, le plus passionné des Chrétiens Evangélistes. C'est ici, et dans cette crise de mysticité, qu'apparaît le vigoureux esprit de positivisme, toujours présent chez l'Américain. Celui-ci abandonne son métier de *lawyer* qui ne lui paraissait plus s'accorder avec l'ardeur de ses convictions nouvelles. Sa femme et lui se mettent à passer en revue les divers emplois qu'ils peuvent faire de leur fortune. De discussion en discussion, ils en arrivent à ce projet : fonder une université de femmes, qui n'ait pour élèves que des femmes, pour professeurs que des femmes, et dont la base fût la Bible. « M. Durant, » ajoute ce même biographe, « annonçait fortement en public et en particulier que son collège avait pour but de former des savantes Chrétiennes, des épouses Chrétiennes et des mères Chrétiennes. » En 1871, la première pierre du collège fut posée. Il fonctionne aujourd'hui depuis vingt ans. La somme versée par le fondateur fut de plus de huit cent mille dollars, — quatre millions de francs. — D'autres personnes augmentèrent ce capital. A l'heure présente, cette suite de munificences privées a porté la propriété du collège à un million six cent trente-six mille neuf cents dollars, ce qui constitue, — estimons le dollar à sa valeur moyenne de cinq francs vingt centimes, — une fortune de huit millions cinq cent onze mille huit cent quatre-vingts francs.